

JOSEPH REINACH

Organiser la Paix

DISCOURS

PRONONCÉ LE 24 NOVEMBRE 1918

à la Cérémonie des Jardies

DEVANT LE MONUMENT DE GAMBETTA

Prix · 5 Centimes

PARIS

IMPRIMERIE C. PARISSET

5, RUE DES ITALIENS, 5

1918

Bibliothèque Maison de l'Orient



150722

JOSEPH REINACH

Organiser la Paix

DISCOURS

PRONONCÉ LE 24 NOVEMBRE 1919

à la Cérémonie des Jardies

DEVANT LE MONUMENT DE GAMBETTA

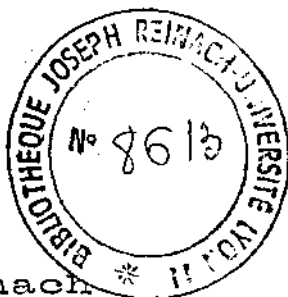
Prix : 5 Centimes

PARIS
IMPRIMERIE C. PARISLET
5, RUE DES ITALIENS, 5
1918

DISCOURS

DE

M. Joseph Reinach



« Il n'y a pas eu de jour depuis la guerre, disait Galliéni, où Gambetta n'ait grandi. » C'était aux heures les plus sombres. La parole reste vraie dans la victoire.

« Passez les premiers ! » a dit, à son tour, M. Clemenceau, saluant les grands morts de la défense nationale.

S'il était possible, dans l'immense bonheur de ces jours illuminés de gloire, d'ajouter à la joie des fidèles de ce pèlerinage civique, M. le ministre de la guerre l'aurait fait par ce geste qui vaut un acte et qui comporte une très haute leçon.

Lorsque Gambetta descend du ballon où il était monté avec son ami le plus cher, Eugène Spuller, qu'il arrive à Tours et qu'il fait appel à celui qui est encore parmi nous, illustre survivant de la tragédie, Freycinet — où étaient nos armées, nos ressources, nos alliés ?

Nos armées du Rhin étaient prisonnières en Allemagne ou à la veille d'être livrées par la trahison. Les caisses étaient vides. Et nous étions seuls dans le vaste monde, sans un allié et, bien plus, entourés d'hostilités où perçaient seulement quelques rayons, tels des glaives de lumière : Garibaldi, Kitchener, Lipowski.

Il n'y avait rien ou, pire, il y avait le chaos.

Cet effort qui fut, plus d'une fois, si près d'aboutir, cette bataille héroïque qui sauva bien autre chose que l'honneur : l'âme même qui a permis de vivre pendant quarante-quatre ans — il fallut tout faire de toutes pièces, tout créer.

Quel changement quand la bataille interrompue a repris !

Du premier jour, une nation si fortement trempée que c'est du profond de son cœur que part cette volonté d'union sacrée dont cet autre bon serviteur de l'Etat, M. le président de la République, donna la formule.

Du premier jour, les armées de Joffre. Si elles fléchissent sous la violence du premier choc, c'est pour le redressement immortel de la Marne.

Des finances si bien assises sur une telle accumulation de richesses que, trois ans durant, la France suffit, sans avoir recours à l'étranger, à la plus énorme dépense de guerre que le monde ait jamais connue.

Et, tout de suite, au premier coup de canon, l'alliance anglaise, l'alliance russe, l'alliance belge, en attendant tous les autres peuples, italiens, roumains, portugais, tchèques, slaves du sud, hellènes, et ces Américains splendides : « La Fayette, nous voici ! »

Mais comment un tel changement s'est-il produit ?

Ce n'est pas moi, témoin assez proche de la troisième République, témoin et de la rude tâche de ses premiers constructeurs, et de la tâche à peine moins rude de leurs continuateurs, ce n'est pas moi qui chercherai à diminuer aucun d'eux au profit d'un seul dont je fus plus particulièrement l'ami. Le premier, il ne l'aurait pas souffert. Au pied de son monument, je les évoque tous, les morts et les vivants, qu'ils aient ou non tendu au but par les mêmes voies, les réconciliant dans le passé, comme fit notre Michelet pour les hommes de la Révolution, qui s'étaient combattus ailleurs qu'au champ clos des Assemblées. Oui, tous, ceux qui reconnurent avec Thiers et Dufaure que les temps de la monarchie étaient écoulés; ceux qui ont fondé l'école avec Jules Ferry et Paul Bert; ceux qui ont émancipé le travail avec Waldeck-Rousseau; ceux qui, avec Jaurès, ont cherché la justice sociale; tous ceux qui, d'année en année, ont fortifié davantage nos institutions militaires, étendu plus loin nos colonies, noué plus solidement des alliances.

Pourtant, l'Histoire est là : les larges, les indestructibles assises de l'édifice qui a tenu bon sous la tempête, qui a été le port et qui a été l'arsenal, c'est Gambetta qui les posa; il a été l'architecte.

Voici donc leur œuvre et voici son œuvre : la République.

Ayant hérité d'une patrie vaincue, saignante, envahie, mutilée, déchirée entre les partis, elle a peiné à la reconstruire — tout à la fois à la restaurer et à la renouveler, — pendant près d'un demi-siècle, dans l'air âpre de la liberté, pareil à celui de la mer.

Imaginez la chose impossible, contre nature, qui n'en a pas moins été pendant quatre ans la certitude de l'ennemi : la France succombant sous l'assaut. A qui la défaite eût-elle été imputée ?

Or, aujourd'hui, c'est la victoire, — après la plus grande guerre, l'une des plus grandes victoires de tous les siècles, — et dans ce même temps, où nous sommes réunis ici, le drapeau aux trois couleurs flotte de nouveau sur Metz, sur Colmar, sur Mulhouse, sur Strasbourg; et l'Alsace et la Lorraine mosellane sont de nouveau libres, françaises — c'est tout un. L'honneur de ces victoires, à qui revient-il ?

A la France d'abord, à la France éternelle. à la France de Jeanne d'Arc, à la France de Richelieu et de Turenne, de la Révolution et de l'Empire; mais, aussi, après elle, à la République.

Ah! messieurs, dans les heures incomparables que nous traversons, qu'il est beau d'être Français, et qu'il est beau d'être républicain!

Il n'y a plus, parmi nous, que de rares vieillards qui aient souffert de l'exil et du baigne et de la prison pour la République. Cependant, vous aussi, vous avez eu à batailler durement pour elle, pour cet idéal républicain que nous portons en nous et que, trop souvent, en d'autres temps, nous avons entendu bafouer et calomnier.

Interrogez maintenant le monde! Quel est le régime qui a jamais brillé sous le ciel dans plus de lumière éclatante et pure? Quel exemple et quelle attraction!

De tous les peuples qui renaissent de nos victoires et, aussi, de tous les peuples que les crimes de leurs empereurs et de leurs féodalités ont conduits à l'abîme, quel est celui qui ne regarde pas vers le principe républicain? Toutefois, il ne suffit pas de se dire républicain. Il est facile de proclamer la République. Il faut mériter la République. Nous, nous avons mérité la République.

C'est parce que nous l'avons méritée qu'elle nous

a donné tant de gloire que nos yeux éblouis et encore inaccoutumés n'en connaissent pas encore toute la splendeur.

A présent qu'elle a vaincu avec la France et pour la France, que va faire la République de sa victoire?

Ici encore, c'est la voix qu'aucune autre n'a encore égalée, qui va répondre d'outre-tombe. L'ambition la plus haute de Gambetta, ce fut de hâter le jour, comme il l'a tant de fois proclamé, où la République se confondrait avec la France et la France tout entière avec la République.

Messieurs, il ne dépend pas seulement de nous que cela soit; mais cela dépend beaucoup de nous.

Je viens de dire ce qu'a été la République; oserais-je me targuer d'avoir été toujours fidèle à la pensée de Gambetta si je pouvais méconnaître aujourd'hui, leur ayant plus d'une fois déjà rendu hommage à cette même place, soit la France d'autrefois, œuvre de cette maison capétienne, la plus grande maison qui fut jamais; ou cette autre France, fille de la Révolution, dont elle promena avec l'Empereur les principes à travers le monde; ou tous ces hommes, nos contemporains, qui avaient bien le droit de regarder vers un passé si glorieux et d'en poursuivre le retour, mais dont le patriotisme en éveil, supérieur à l'esprit de parti, a largement collaboré non pas seulement à la défense nationale, mais à tant de lois ou de liberté ou de progrès social qui n'ont pas peu contribué à fortifier la démocratie?

Nous, les républicains de la veille et de l'avant-veille, nous nous manquerions à nous-mêmes, si, dans ce jour où nous appelons nos morts pour les associer à la commune victoire, nous n'adressions pas notre salut à tant d'autres bons serviteurs de la patrie qui n'étaient pas des nôtres, qui n'ont pas vu la Terre promise, mais dont elle était la constante pensée, un Déroulède, un Albert de Mun, un Freppel.

Mais notre hommage ne doit-il être qu'une couronne sur une tombe?

Il n'y a pas eu hier de partis politiques, sociaux ou religieux, dans les tranchées de la guerre. Demain, est-il indispensable qu'il y ait des partis dans les tranchées de la paix?

Nous n'avons voulu hier n'avoir qu'une seule

politique : faire la guerre. N'en ayons qu'une seule demain : *organiser la paix.*

Nous sommes nombreux, ici, à avoir parcouru, de la mer du Nord à la porte de l'Alsace, le plus vaste et le plus effroyable désert que la sauvagerie ait jamais laissé derrière elle. Nous savons tous, hélas ! de quelles pertes cruelles, irréparables, nous avons payé la victoire et combien de millions de bras vont manquer au travail de demain. Est-ce que nous allons recommencer à nous battre pour le pouvoir et les avenues du pouvoir ?

Pour ou contre les écoles, laïques ou libres, d'où sont sortis des soldats et des citoyens qui, les uns comme les autres, ont été d'or pur à l'épreuve ?

Pour ou contre telles croyances, telles philosophies, quand elles se sont réunies toutes dans la religion de la patrie ?

Pour ou contre telle catégorie de Français, telle couche sociale, lorsque paysans, ouvriers, bourgeois, nobles ont fait pareillement leur devoir ?

L'œuvre de la restauration nationale : reconstitution du sol et reconstitution des foyers, œuvre ardue que, peut-être, nous voileront pendant quelques jours encore les fumées de la victoire, mais qui ne tardera pas à nous apparaître, avec la victoire acquise, dans une redoutable et complexe réalité, est-ce que ce sera trop de l'union de toutes les activités et de toutes les intelligences pour l'aborder et l'accomplir ?

Il y a là cent problèmes, les uns plus importants et plus urgents que les autres, et qui, par des liens naturels, rejoignent les problèmes sociaux, ceux dont la solution, selon la justice, importe le plus au progrès de l'humanité. Développer, à vrai dire créer l'hygiène publique. Assainir le village, le faubourg, l'usine, le travail. Associer partout le capital et le travail, et d'autant plus étroitement qu'ils viennent d'être plus étroitement unis pendant la bataille. Améliorer les conditions du travail par de plus larges contributions du capital. Assurer aux classes ouvrières, aux travailleurs, qu'ils soient du champ ou de l'atelier ou de l'usine — et, d'abord, aux travailleurs de la guerre, à ceux qui de leur sang ont fait la patrie intégrale, — non pas seulement une vieillesse meilleure, mais la vie meilleure à laquelle ils ont droit. Affranchir, dès leur des tutelles de l'Etat, laisser aller les énergies arri-



vées à la majorité, agricoles, commerciales et industrielles, ou commerciales et régionales...

Toutes ces tâches, et combien d'autres! ne sont-elles pas assez grandes, assez hautes? Est-ce que nous n'allons pas nous y consacrer tout entiers sans nous en laisser distraire par de misérables survivances et sans autre souci, dans le choix de ceux qui auront à les résoudre, que du caractère et du mérite, de l'expérience des affaires et de cet amour du bien public qui, pour n'être pas verbal, doit se prouver par l'exclusion sévère des intérêts de parti ou de clientèle?

Si nous pouvions — ce ne sera pas! — nous attarder dans les vieilles routines, dans les vieilles querelles, dans les vieilles procédures, dans le vieux maquis électoral, comment ce monde nouveau s'organisera-t-il? Toute cette sève qui fermente déjà, que deviendra-t-elle? Nous sabotons la victoire.

Or, il suffit d'un effort des consciences, parce que le devoir est clair, pour faire épanouir dans une vie nouvelle la France, toute la France, le pays enfin reconstitué dans toutes ses frontières, les matérielles par la victoire sur l'ennemi, et les morales par la victoire sur nous-mêmes!

Messieurs, Gambetta disait de la loi qui a fondé la République : « Si vous cherchez la raison de cette politique de concorde et de pacification, regardez à la trouée des Vosges! » Il a dit vrai, puisque la République est au Rhin. Restons unis, fraternellement unis, et nous élèverons la France de la paix à la hauteur magnifique de la France dans la guerre.

Vive la nation!